

Une chambre au carré Saint-Louis

Vartan Hezaran

Number 61, Fall 1994

Le plaisir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13933ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hezaran, V. (1994). Une chambre au carré Saint-Louis. *Moebius*, (61), 45–48.

Une chambre au carré Saint-Louis

Vartan Hezaran

À cette époque, au carré Saint-Louis, il y avait des maisons délabrées et sur les portes en bois à la peinture défraîchie on pouvait encore voir des pancartes rouges annonçant des chambres à louer. De jeunes gens qui, il n'y a pas longtemps, étaient des hippies, y restaient et voisinaient les artistes, les poètes, les musiciens et les écrivains. L'été, dans le parc, de vieux immigrants se rassemblaient autour d'un banc, à l'ombre d'un érable, et discutaient en regardant les pigeons manger à leurs pieds et les passants les entendaient parler portugais, ukrainien, yiddish ou grec, sans savoir en quelle langue ils parlaient et ils continuaient leur chemin. Il arrivait, certains soirs d'automne, que quelqu'un se fasse enlever la bourse à la pointe d'un couteau et de voir un jeune homme courir aussi vite qu'il pouvait et disparaître derrière le premier coin, dans l'obscurité. Parfois, le lendemain, les policiers mettaient la main sur la sac volé au fond d'une ruelle et le retournaient à son propriétaire grâce aux papiers d'identification qu'ils y trouvaient. L'hiver, les habitants du carré Saint-Louis se tenaient dans les cafés et les tavernes des environs, et le carré devenait un lieu de transit pour les gens de passage.

La chambre de Pierre Côté était au deuxième étage de la maison grise sur la rue Laval, en face du parc, au coin de la rue Prince-Arthur. De sa fenêtre on voyait une borne-fontaine, les arbres dans le parc, la rue Saint-Denis ; et l'hiver, quand les arbres perdaient leurs feuilles, on pouvait même voir l'enseigne bleu et blanc de la station de métro Sherbrooke.

Cela faisait maintenant quatre mois, depuis les premières feuilles mortes de septembre, que Pierre Côté se réveillait tous les jours à midi et restait au lit à regarder le plafond avant de se lever et d'aller à la toilette commune de la maison de chambres. Souvent, il y trouvait le vieux bonhomme d'à côté qui, chaque fois qu'il y allait, restait longtemps et n'en sortait que les cheveux soigneusement peignés. Sachant très bien quoi faire dans de tels moments, il retournait dans sa chambre et se recouchait.

Ce matin-là, après la toilette, pour préparer le même petit déjeuner de tous les jours, Pierre Côté mit la petite casserole bosselée sur le seul rond chauffant du poêle électrique et tourna le bouton noir jusqu'au fond. L'eau se mit à chauffer, dégageant d'abord une fine traînée de vapeur et finit par bouillonner, faisant un bruit de bulles crevées ; un tintement de métal vint de l'agitation de la casserole sur le poêle. Il prit ensuite un petit œuf dans le vieux réfrigérateur jauni par les années ; à l'aide d'une cuillère il le roula soigneusement dans l'eau bouillante. Pendant les trois minutes de la cuisson il regarda dehors. La neige était sale sur la rue Laval. Les gens, sans se presser, traversaient le parc du carré Saint-Louis. De loin, ils paraissaient tous porter le même manteau noir et allaient disparaître de l'autre côté de la rue Saint-Denis où les voitures de toutes les couleurs et de toutes les marques, couvertes de boue, circulaient dans les deux sens sous un ciel gris et sombre. Il déjeuna en imbibant une tranche de pain dans l'œuf, se recoucha en laissant l'assiette sale sur la table et regarda longuement le plafond. Il connaissait toutes les craques et les fissures, tous les défauts de la peinture et toutes les taches. Les ornements du carton-pierre lui semblaient être des cuisses de femmes rangées à intervalles réguliers autour d'un trou central d'où pendaient un fil électrique tordu et une ampoule givrée de 60 watts couverte de chiures de mouches. « Quand on est seul, on s'amuse comme on peut », se disait-il.

Fatigué de son plafond, il porta la main à la radio laissée sur le plancher, toujours au même poste depuis des mois, et il tourna le bouton. Il écouta peut-être pour la centième fois cette émission en regrettant d'avoir manqué le début. Tous les jours on y parlait littérature, cinéma, art, théâtre et musique. Tout en regardant le plafond il écouta les hommes et les femmes, tous spécialistes de quelque chose, tous musiciens ou écrivains, quelques-uns du carré Saint-Louis, certains célèbres, d'autres inconnus. En se fiant à leur voix,

il les imagina grands, barbus, costauds vieux ; jeunes, maigres, rousses et belles.

Des coups secs à la porte le réveillèrent vers les six heures de l'après-midi. « Ça doit être Jacqueline », pensa-t-il mécontent. Il se leva lourdement comme s'il portait une charge énorme sur le dos et, sur la pointe de ses pieds nus, il traversa la pièce en marchant sur le linoléum froid et usé au milieu. On frappa encore et plus fort. Il alluma avant d'ouvrir la porte. L'ampoule de 60 watts éclaira la chambre d'une lumière jaunâtre à peine plus vive que la clarté venant du réverbère de la rue. Il ouvrit la porte et, sans dire un mot, se retourna en la laissant ouverte et s'allongea sur le matelas. La fille entra. Elle tira l'une des deux chaises et s'assit à côté de la table.

— C'est triste ici, dit-elle.

— C'est correct.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— J'ai ruminé.

— Es-tu sorti ?

— Non, c'est triste dehors.

— Ça te changerait les idées si tu sortais un peu.

— Je suis très bien comme ça. Je ne veux pas changer les idées ; ni les miennes ni celles des autres.

— Je comprends, dit Jacqueline.

Elle enleva son manteau et l'accrocha au dossier de la chaise. Sur sa robe de gitane, un ceinturon luisant, noir, lui serrait la taille et faisait ressortir ses seins ; son chandail de laine au col roulé les faisait paraître plus ronds et plus gros. En face d'elle, Pierre restait couché et regardait le plafond. Jacqueline poussa l'assiette sale du matin et la casserole, en faisant attention de ne pas renverser l'eau qui y restait ; elle s'accouda sur la table et appuya la tête dans sa main. Elle resta là immobile à le regarder, et en attendant qu'il parle elle ne lui dit rien.

Plus tard : « Veux-tu qu'on casse la croûte ensemble ? » dit Pierre en se redressant. Jacqueline le regarda et sourit. Pierre la regarda aussi. Jacqueline le regarda et sourit encore. Elle ne parla pas. « Je t'invite, dit Pierre, je ferai une omelette, veux-tu aller chercher une grosse bière chez le dépanneur ? On se la partagera. » Jacqueline se leva et prit son manteau. « Emmène les bouteilles vides à côté du frigidaire », dit Pierre.

Au retour de Jacqueline l'omelette était prête.

— Tu ne trouves pas les journées longues ? demanda Jacqueline en mangeant.

— Non, dit Pierre, je ne les vois pas passer.

— Puisque tu le dis, mais moi je ne ferais pas cette vie.

— Combien de fois as-tu mangé des omelettes depuis que tu me connais ?

— Beaucoup, dit Jacqueline, je ne sais pas exactement mais beaucoup.

Après le repas ils allèrent faire la vaisselle dans la cuisine, au fond du corridor. Au retour, Pierre rangea les assiettes et les ustensiles et se coucha. Jacqueline étendit le linge à vaisselle sur le radiateur et s'installa sur un coin du matelas.

— Veux-tu que je reste un peu ? dit-elle.

— Non, dit Pierre, je suis très fatigué.

— Je te reverrai demain.

— À demain Jacqueline.

Jacqueline partit en éteignant la lumière. Pierre resta couché et il écouta à la radio une histoire de naufrage en mer contée par un homme à la voix grave. À dix heures dix, il écouta des chansons qui l'ennuyèrent mais il les écouta jusqu'à la fin et, comme il le faisait tous les autres soirs, après les chansons il éteignit la radio. « Elle est belle Jacqueline », pensa-t-il dans la faible clarté venant du réverbère.

Dehors, le plancher du corridor craqua. Il entendit le vieux voisin d'à côté aller à la toilette, passant devant la porte de sa chambre en sifflant une vieille chanson d'amour. Il l'entendit faire couler de l'eau et se brosser les dents en sifflant. « Moi aussi à son âge je vais pouvoir siffler en me brossant les dents », se dit-il. Sachant que le vieux voisin resterait longtemps dans les toilettes, il retourna à Jacqueline et « c'est vrai qu'elle est très belle », pensa-t-il. Il imagina d'abord sa taille fine serrée par le ceinturon lustré et ses seins ronds ressortis et ensuite il l'imagina sans chandail et sans ceinturon avec sa robe gitane et ses pieds nus. « Elle aurait pu rester, se dit-il, mais j'aime mieux penser. » Pour quelques minutes il l'imagina dans ses bras.